

## **5 mars 2003.**

J'ai pris un billet d'avion depuis 15 jours, chose rare. En général, je m'y prends la veille. J'ai même poussé le bouchon jusqu'à acheter un billet de train pour revenir de l'aéroport dans un mois. Exercice de calcul mental : quelle est la durée du séjour sachant que j'ai acheté les deux billets le même jour et que le temps s'écoule de manière uniforme. Je n'en suis qu'aux révisions du concours d'instituteur mais on sent déjà poindre une déformation professionnelle. « Alors les enfants, montrez-moi vos ardoises ! ».

Et puis pendant 15 jours, je n'y ai plus pensé ; les révisions, la quête quête bredouille de l'âme sœur, des petits repas bien arrosés, un peu de sport pour éliminer et quelques bières pour récupérer. Et voilà qu'un jour et pas plus tard qu'hier, j'ai fait mon sac, les courses de dernière minute et réglé un tas de petits détails sans importance - mais qui d'un coup en prennent par le simple fait d'être ces petites choses auxquelles on a vraiment pas envie de penser une fois parti en vacances – avant de m'apercevoir que je tournais en rond. La bougeotte s'était insidieusement et rapidement emparée de moi, cerveaux et muscles compris.

Réviser le programme d'écriture du second cycle étant devenu impossible, les séries de tractions, de pompes ou d'abdos entamant à peine une énergie difficile à canaliser et n'y tenant plus, j'appelle Caro qui m'avait dit y'a pas si longtemps à propos d'une autre forme d'énergie débordante « Si c'est que ça je peux te dépanner ! ». Me voilà donc sur l'autoroute en direction de Paris, dépose minute à la sortie Seclin quelques 10 minutes plus tard, et dans l'habitacle confortable d'une Megane coupée, quelques 10 autres minutes plus tard. Un directeur de la grande distribution en tenue réglementaire qui prend en stop un pauvre malheureux en costume de voyage tout rapiécé, qui l'eut crû ? J'ai pris une leçon de management partenarial directif permettant d'optimiser la gestion d'un centre de profits. Nos mondes se sont croisés l'espace d'un instant mais c'est comme si on ne vivait pas sur la même planète. En tous les cas, le killer a pris la peine de faire un petit détour pour me déposer à l'aérogare n°3, preuve qu'on peut rester serviable dans ce monde de brutes.

### **Premier jour**

L'avion décolle exactement dans 12 heures, ce qui me laisse le temps d'explorer le terminal et de choisir un petit coin pour passer la nuit. Les banquettes situées en face de la cafete constituent un bon poste d'observation de l'Allemand en short, du Français moyen ou de l'Italienne artificielle.

Traînant des pieds trop lourds, engoncé dans une épaisse canadienne, poussant un chariot presque vide en bougonnant dans sa barbe de trois jours, Gilbert prend ses fonctions pour la nuit. « Donne coup de main contre bons soins », telle pourrait être sa devise, et « Gilbert, le noctambule de Roissy, la mémoire vivante de l'aéroport » le titre de sa biographie. Il vide les poubelles, débarrasse les tables, informe les passagers, surveille les pickpockets et discute avec qui passe comme lui une nuit blanche à l'aéroport. Mais je ne vous en dit pas plus, histoire de laisser planer un grand mystère sur ce singulier personnage, et surtout, histoire de passer à autre chose (pour plus d'informations, reportez-vous à sa biographie).

A propos de planer, j'en ai une bien bonne. Autant les agents de sécurité sont intraitables et vous confisquent le moindre coupe-ongle oublié au fond de la trousse à manucure de madame (c'est quand même fou toutes ces femmes qui emportent en voyage autant de gadgets inutiles, et qui sont ensuite dégoûtées de voir disparaître une paire de ciseaux Hermes à 500 balles au fin fond d'un poubelle) – autant

l'équipage du Boeing est plutôt confiant puisqu'il invite tous les passagers à venir vérifier qu'il y a bien un pilote dans l'avion en visitant la cabine du commandant de bord. Deux secondes plus tard c'est la cohue générale et au prix d'un combat acharné, une longue file indienne est constituée.

Nous eûmes également droit à une visite céleste et guidée de Marrakech, le temps que les aiguilleurs du ciel désengorgent l'espace aérien. C'est vrai que le trafic est impressionnant. Au moins deux avions, dont le nôtre, se partagent l'aéroport.

A peine 10 heures du matin, le soleil nous attendait et la température est douce. Un petit taxi partagé avec deux françaises (de Lille comme par hasard) pour aller dans le centre coûte environ 80 DH (ou 1 heure à pied pour les courageux fauchés).

En attendant de retrouver Marrakech dans 15 jours pour vider le porte-monnaie et charger le sac à dos, je file à la gare routière, absorbe quelques hecto litres de gaz d'échappement et évite une douzaine d'accidents. Sur la route, je me fais plein d'amis. Tout le monde veut m'offrir des fruits, des bonbons, du shit et même des dirhams. On m'avait déjà dit que j'avais une bonne tête mais ça dépasse toutes mes espérances. Un gars m'a même tenu compagnie pendant une bonne heure avant de me demander un peu d'argent pour le remercier. Ça doit être un nouveau métier. Tant pis pour lui s'il a perdu son temps avec moi, mais je l'envoie chier.

Ma super 5 est loin d'être confortable mais ce bus la surpasse haut la main peau de lapin et sans forcer. Après avoir attendu désespérément d'autres hypothétiques voyageurs, le car s'ébranle dans un nuage carboné, plongeant notre environnement proche dans un brouillard londonien. Quelques minutes plus tard, nous stationnons à l'extérieur de la ville sur une place mi parking, mi gare routière, mi marché aux puces (si mes calculs sont bons, ça fait une place et demie). Un peu plus tard et quelques 200 mètres plus loin, nous arrivons en vue d'une station service. Enfin, tout semble en ordre et le bus prend véritablement son envol au milieu des nids de poule.

Le paysage ne se fait pas attendre et devient rapidement sympathique sauf que je ne me souviens déjà plus à quoi ça ressemblait vu que j'ai quelques jours de retard dans la rédaction et qu'entre temps, il s'en est passé des paysages de toutes sortes. Le truc dont je me souviens bien, c'est qu'au fond, on voit la chaîne montagneuse du Haut Atlas et que plus on s'en approche et mieux on la voit, logique implacable.

A Asni, toutes sortes de guides me proposent les plus belles randonnées dans le Djebel Toubkal pour des prix d'amis, mais encore un peu élevés pour ma maigre bourse. En fait, j'ai décidé de marcher jusqu'à Imlil (17 km pour découvrir la vallée et me dégourdir les jambes). Deux gamins m'accompagnent, puis me montrent des variantes, puis m'orientent discrètement vers leur village, puis m'invitent à boire le thé, manger et dormir, pour découvrir l'hospitalité berbère. Parfait, ça me va. D'autant plus que le thé est le bienvenu par cette chaleur, le village n'est pas désagréable, la vue sur la vallée non plus, que dire du coucher de soleil ou de mon premier tajine, du ciel étoilé ou de cette nuit marocaine dans l'une des trois pièces de la maison, uniquement meublée de tapis, construite en terre par la famille, où l'électricité est encore un luxe. Pas mal pour un début.

## **Deuxième jour**

Les gamins ont décidé de m'accompagner jusqu'à Imil en passant par une petite vallée, et soit disant juste pour le plaisir parce que je suis gentil. Ça m'étonnerait bien qu'ils ne réclament pas leur dû à la fin. En attendant la balade est vraiment excellente, le long d'un cours d'eau ou à flanc de montagne, à travers les villages berbères perchés sur les falaises ou au milieu des troupeaux de biquettes sur une terre aride parsemée de cailloux et plantée ça et là de buissons, entre des parcelles

de culture fertiles et verdoyantes, où le blé a fait depuis quelques semaines une apparition remarquable. Les hommes ont apprivoisé l'eau des montagnes avec un système de canaux d'irrigation courant le long du cours d'eau, desservant en fonction des besoins, les différents étages et les multiples terrasses gagnées sur les falaises ou au fond, sur l'ancien lit de la rivière aujourd'hui plus modeste, et alimentant à quelques trop rares endroits (à en croire les kilomètres parcourus par les femmes et les mules pour ramener des sacs de farine au village), des moulins à eau destinés à broyer le blé.

Les femmes bossent plus que les hommes. Eux sont plutôt versés dans la construction (chemins, routes, maisons et canaux d'irrigation). Elles, se tapent tout le reste : ramasser et porter le bois, cultiver les parcelles, porter les sacs de farine, faire et s'occuper des gosses, garder les bêtes, préparer la popote. Arrivés à Imlil après cinq ou six heures de marche, nous entamons les négociations. C'est bizarre, je ne m'y attendais pas du tout. Ils ne sont pas contents parce que je ne veux pas payer pour deux guides, mais simplement pour un. On n'a jamais vu ça, deux guides pour un pauvre touriste. Bref, je les ai laissés se débrouiller, partager le butin, en espérant pour eux qu'ils gèrent mieux l'affaire la prochaine fois.

### **Troisième jour**

Hôtel correct, bon prix, bon tajine et douche chaude à volonté. Quelques provisions en poche, j'entame une lente et pénible ascension, visant un sommet plutôt qu'un col pour passer dans la vallée voisine, très mauvais pour les cuisses mais très bon pour le point de vue. Je vous rappelle brièvement les faits. D'un côté, les sommets de l'Atlas avec le massif du Djebel Toubkal et ses cimes éternellement enneigées. De l'autre, d'énormes tas de cailloux qui s'amenuisent au fur et à mesure que le regard s'éloigne, et au fond l'horizon totalement linéaire, perdu au milieu d'une immense plaine. Et taillant dans la masse de tout ce petit monde, de sinueuses vallées où le blé et autres cultures fournissent beaucoup de travail aux femmes quand elles ne s'occupent pas des nombreuses autres tâches évoquées tout à l'heure.

La descente vers la vallée est un peu hasardeuse, voire carrément périlleuse, mais me procure une agréable sensation de liberté et de communion avec la montagne. Elle est puissante, massive, m'offre ses formes douces et ses flancs érodés par le vent. J'avance timidement, à tâtons, cherchant la voie la plus accueillante derrière chaque rocher, gambadant quand un passage est facile, piétinant dans le cas contraire, m'amusant à passer une difficulté ou à sentir l'énergie et les forces mises en jeu, la beauté des mouvements que le corps est capable de réaliser pour passer en souplesse le moindre obstacle. Complètement lessivé, j'arrive enfin en bas. Ensuite, il ne me reste plus qu'à longer la rivière, traverser les villages berbères et dire « Bonjour non dirham, bonjour non stylo ou bonjour non bonbon » toutes les deux minutes. Pour revenir à Imlil, le col sera largement suffisant, d'autant plus que la route est encore longue.

### **Quatrième jour**

Suivant les propositions alléchantes de mes nouveaux amis commerçants, je viens tenter de troquer mes vieux t-shirts (soi-disant exactement ce dont ils ont besoin) contre quelques articles artisanaux. Bien entendu ça ne fonctionne pas du tout et à la fin le gars est super énervé d'avoir passé une demi-heure à discuter pour rien sauf qu'au départ c'était son idée. Faudrait savoir ! Bon, moi aussi je commence à m'énerver à cause de tous ces foutus guides (les vrais comme les faux), commerçants, marchands ou troqueurs... mais néanmoins amis. Alors, je prends

mes pieds à mon cou, mon sac à dos, et m'enfuit sans demander mon reste. Un peu plus tard, un mini bus me sauvera la vie, avant de me jeter sur la route de Taroudant. Cette ville à priori sans grand intérêt est une petite escale « obligée » avant de filer vers Tafraoute, région à priori intéressante.

La route hallucinante slalome entre montagnes pelées, vallées profondes semblables à des oasis, passant et repassant péniblement des cols, fonçant en zigzag vers le bas, donnant le vertige à chaque virage, avant de finir sa course folle au milieu d'une immense plaine dont la monotonie est saisissante après toutes les facéties du relief. Une demi-heure avant l'arrivée, le chauffeur du bus arrête la machine infernale dans une petite ville et confie les quelques passagers restants aux bons soins d'un taxi. C'est comme ça que je rencontre Elmar et Paul, respectivement italien et autrichien. Mis à part ses remparts (et des rîmes à deux dirhams), Taroudant n'a effectivement pas grand chose à proposer. Une certaine effervescence, du bruit et des odeurs, une cohue habituelle, un souk et un nombre incalculable de commerces, quoi de moins original au Maroc ?

### **Cinquième jour**

Tafraoute se laisse désirer, en général, c'est bon signe. Deux bus et un grand taxi, environ six heures de voyage pour peu de kilomètres mais pas les plus moches. En gros, on reprend les mêmes que la veille et on recommence à l'envers, c'est à dire qu'on passe des plaines immenses et désertiques, aux montagnes rouges de l'Anti Atlas, en traversant toutes sortes de villages, vallées bordées de cultures en terrasses, oasis, palmeraies et oueds.

La morphologie des roches est capable de faire triper n'importe quel géologue normalement constitué. Cette région est un incroyable agglomérat de cailloux (eux-mêmes constitués de petits cailloux agglomérés par un ciment naturel lui-même constitué de micro cailloux...). Années après années, le vent est parvenu, à force de conviction, à donner des formes douces et arrondies à tous ces blocs massifs, sculptant véritablement la montagne. Ainsi, comme on le fait parfois avec les nuages, confortablement allongé dans un écrin de verdure, chacun peut s'amuser à trouver des animaux, à inventer des objets, à démasquer des personnages nichés dans chacun des blocs. Il paraît même qu'un célèbre rocher porte le nom étrange de « chapeau de Napoléon ». On se demande pourquoi vu le peu de ressemblance et vu le peu de rapport entre le petit caporal et le Maroc (à ma connaissance, et elle est limitée, même si parfois certains m'appellent Professeur ; j'ai toujours pas compris pourquoi).

L'hôtel est à l'image de Tafraoute, tranquille, accueillant et sans fioritures. La terrasse offre un spot agréable pour taper un brin de causette avec la colonie française installée sur le toit et observer les aller et venues des djellabas, des enfants sortant de l'école, des mobylettes et de tout ce qui est susceptible de bouger. Même le paysage immobile attire toute notre attention puisqu'il se transforme au fur et à mesure que le soleil gagne d'autres cieux et nous abandonne au doux scintillement d'un ciel étoilé.

La nuit, propice aux discussions, aux échanges, moment pour refaire le monde ou simplement faire un point sur la journée, sur soi et envisager demain, ou simplement profiter de maintenant. La terrasse, véritable tour de Babel, mélange de berbère, d'arabe, d'italien, de français, d'allemand et d'anglais. Echange d'impressions, de bons plans, de conseils, histoires amusantes, rencontres marquantes ou sensations désagréables, les pipelettes se sont données rendez-vous jusqu'à ce qu'épuisement s'en suive.

## **Sixième jour**

On a loué des super VTT. Avec une pauvre carte photocopiée sur une plaquette touristique et quelques litres d'eau en poche, nous partons pour la grande boucle. Paysage magnifique qui n'a pas changé depuis hier, donc sa description non plus (pour les mémoires courtes, se reporter au cinquième jour). Le soleil après un petit tour chez nos voisins de l'autre côté du globe a repris sa position à la verticale de Taфраoute et le vent qu'on avait pourtant pas invité à ce que je sache n'en fait qu'à sa tête. Je vous explique pas notre état à la fin de la journée : épuisés par le vent, déshydratés par la chaleur, cramés par le soleil dont l'effet ravageur était masqué par le vent, fatigués par les vélos dont les vitesses fonctionnent au petit bonheur la chance et rarement quand on en a besoin. Mis à part ces considérations sans importance, c'était vraiment une chouette journée entre bitumes et pistes caillouteuses, cactus et palmerais, troupeaux de biquettes s'accrochant aux moindres bouts d'Arganier ou villages déserts sans l'ombre d'un bouiboui pour reprendre des forces. Mine de rien, on a quand même pédalé pendant 8 ou 9 heures. Nos fesses s'en souviendront longtemps.

Y'a des rencontres sympathiques et d'autres un peu moins, dans le genre un peu intéressées, provoquées et insistantes. Celle de ce soir l'est particulièrement. Bon d'accord, ça ressemble à une incroyable coïncidence de se retrouver avec un Italien, un Autrichien et deux Berbères, l'un parlant bien l'italien et l'autre l'allemand, l'Autrichien connaissant le frère de celui qui parle allemand qui fait du business en Autriche. Mais est-ce une raison pour nous courir après pendant trois jours pour qu'on visite la « maison du troc » pour le plaisir des yeux mais si t'achètes c'est mieux. A la fin, ça devient lourd et lassant. Il paraît que ça fait partie du folklore marocain mais y'a des moments où on s'en passerait bien . D'autant que d'autres commerçants plus discrets n'ont pas l'air de s'en porter plus mal, au contraire, ce sont en général ceux qui m'attirent, et je ne pense pas être une exception.

## **Septième et huitième jours**

Le lendemain matin. Paul est tout bloqué à cause de ses jambes mais personne ne sait vraiment pourquoi, et surtout pas les médecins. Paul reste à l'hôtel. Elmar et moi partons en direction du Sud, c'est à dire n'importe où, en prenant soin d'éviter la « maison du troc ». On la voit tout le nécessaire du parfait Berbère nomade et une volonté d'acier. Le reste n'est qu'une succession de montée et descente, cailloux et rochers, montée et descente, cailloux et rochers, cactus et arganiers, cailloux et rochers... jusqu'à un vallon anciennement cultivé où des terrasses engazonnées nous tendant leurs brins d'herbe à l'ombre des palmiers. C'est le camp de base pour la nuit. Parfait pour constituer notre réserve de bois et parfait pour dormir.

La théière bat son plein et nous abreuve à volonté. Le magnifique plat à tajine en aluminium remplit impeccablement sa fonction et nous concocte une popote digne de ce nom. Par contre, le duvet a moyennement fonctionné face aux assauts du vent et il a fallu attendre le levé du soleil et l'arrivée de quelques Celsius pour que le sommeil devienne réalité.

Dans la matinée, nous levons le camp en direction de Taфраoute, en prenant soin cette fois d'éviter les ascensions intempestives, profitant de notre petit vallon pour progresser sans effort.

Paul va mieux puisqu'il a disparu pour soumettre ses jambes à de nouvelles expériences. Nous allons beaucoup moins bien puisque cette escapade nous a complètement vidés. Donc, cet après-midi, c'est relaxation, décontraction, cartes

postales et shopping babouches. Paul est vivant, alléluia. La vie reprend son cours normal en fin de journée : thé à la menthe, couscous pour varier les plaisirs, petite douceur aux amandes, petite clope et rendez-vous sur le toit pour refaire le monde.

### **Neuvième jour**

On a bien failli louper le bus de 8h30, quasiment le seul de la journée. Méditant sur les horaires marocains, on était à deux doigts d'accepter l'offre d'un chauffeur de taxi un peu pressant. En fait, le bus était parfaitement à l'heure, mais stationnait sagement dans une rue adjacente.

Aujourd'hui c'est vendredi, jour spécial de prière et de marché pour beaucoup de Berbères des petits villages, qui se rendent au grand village pour faire leurs courses de la semaine. Grosse ambiance dans le bus, beaucoup de discussions et de turn over. Mon premier voisin est un jeune homme en tenue traditionnelle, très élégant, apparemment cultivé et s'exprimant dans un français plus que correct. Dommage qu'il descende au bout de 20 minutes car son discours un peu critique, réaliste et amoureux du Maroc était plutôt intéressant. Il est remonté dans le bus pour m'offrir de l'eau et des yaourts. Estomacé je suis. C'est le monde à l'envers. Mon deuxième voisin est un petit vieux avec qui la discussion se limitera à 2 ou 3 mots, les noms de villes de départ et d'arrivée, bonjour et au revoir, les mots cédant la place aux sourires et aux petites tapes affectives. La communication fonctionne aussi bien comme ça. Honneur parmi les honneurs, j'ai eu l'immense privilège de veiller sur la canne au pommeau lissé par la main du vieillard. A en croire l'usure, il n'est plus tout jeune depuis quelques années.

Dans le même temps, au même moment, au même endroit, quelques sièges plus loin, mes deux compagnons de route sont accostés par deux pipelettes voilées qui n'arrêtent pas de jacasser en français-berbère. Les hommes font régulièrement office de traducteur en réponse à Elmar ou Paul qui, de temps en temps, à l'aide d'une mimique universelle signifient qu'ils n'ont pas compris. Les deux femmes sont survoltées, les hommes sont morts de rires et l'ambiance est très joyeuse. C'est étrange de voir ces femmes discuter aussi ouvertement avec des occidentaux. Ouvertement certes, mais néanmoins voilées.

Super correspondance des bus à Tiznit, à peine 10 minutes pour dire ouf et nous filons vers Essaouira. De quoi faire taire définitivement les mauvaises langues. Elmar et Paul descendent dans un petit village au nord d'Agadir, dernière halte avant de quitter le Maroc. Merci pour la rencontre et les bons moments en votre charmante compagnie. On se reverra sûrement.

La route suit le littoral dont l'aspect devient de plus en plus sauvage et préservé des industries, de l'urbanisation ou des centaines de camping-car (principalement français et allemands). Le paysage ressemble un peu aux Alpilles provençales si elles se jetaient dans la mer. C'est plutôt joli. Plus loin, nous quittons la côte pour slalomer à une vitesse excessive au milieu des Arganiers, dont on dirait qu'ils règnent en maître exclusif sur toute la région. C'est à se demander pourquoi l'huile que l'on en extraie coûte si chère : entre 50 et 100 dirhams le litre selon les capacités à négocier de chacun, c'est à dire entre 5 et 10 euros le litre, ce qui finalement reste raisonnable étant donné les multiples usages et vertus qu'on lui attribue. C'est presque à se demander pourquoi l'huile d'Argane ne coûte pas plus cher.

A la gare routière, un gars me propose de visiter un appartement avec plusieurs chambres, cuisine et séjour communs à partager avec d'autres touristes. Pour préparer mes petits frichtis et rencontrer d'autres personnes, la proposition est séduisante. Après moult négociation, l'affaire est entendue.

### **Dixième, onzième et douzième jours**

En trois jours, j'ai fait quinze fois le tour de la superbe médina, arpenté de long en large les remparts, exploré de fond en comble les ruelles étroites, contemplé la mer pendant des heures, visité tous les ateliers d'ébéniste-marquettier, allongé mes pas sur la plage ventée jusqu'au ruines du « Magic Castel », déambulé dans le port comme on flânerait dans un jardin où l'odeur du poisson aurait remplacé celle des fleurs et le chant des oiseaux cédé sa place au bruit des charpentiers.

En trois jours, j'ai ingurgité quinze théières de whisky berbère à la menthe grâce à mon nouveau service en fer émaillé massif, fumé autant de pétards grâce à mes colocataires fraîchement descendus des montagnes du Rif, région de production du Kif, et testé à plusieurs reprises mon nouveau service à tajine de camping en aluminium ultra léger.

Pendant ce temps, au même moment, au même endroit. Mélanie roulait son quinzième joint et avalait son infusion quotidienne de pavot. Mickaël se vidait pour la quinzième fois par tous les trous. Ironie du sort, à la veille de la Bush'erie sur Bagdad, le médecin qui vient à son chevet est irakien. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a d'ironique mais ce détail n'aura aucune espèce d'importance pour la suite des événements.

De la terrasse de l'immeuble on voit : à droite un cimetière juif, c'est à dire des stèles au milieu d'herbes folles protégées par un mur d'enceinte ; en face, la mer et sa houle venue du large pour faire le bonheur des surfeurs ; à gauche au deuxième plan, l'entrée nord de la médina ; et au premier plan, la place du marché où chaque jour (et surtout le vendredi), se réunissent marchands de fruits et légumes, de fruits secs, d'articles ménagers et de gadgets inutiles, ainsi que des troubadours qu'on imaginait plutôt au début du siècle dernier : acrobates en herbe habillés en Gavroche, compteurs d'histoire incompréhensibles, comiques de répétition, comédiens pour mauvais sitcoms marocains ou troupes de musiciens mettant en scène un mariage où la femme est un homme qui fait beaucoup rire grâce à des mimiques de grande folle.

Les Berbères utilisent (ou font semblant pour le folklore et le commerce) beaucoup de produits naturels pour se soigner, se laver ou se parfumer. J'ai donc été initié et en partie convaincu par un herboriste qui a réussi à me refourguer sa marchandise : des pétales de Roses pour le parfum, la peau ou le thé ; de la pierre d'Alun pour l'après rasage ou à brûler comme encens sur les braises ; de l'encens naturel, sorte de bouquet garnit ; des graines de Nigelles pour les rhumes et sinusites ; du Cubebe pour la gorge ; du shampoing berbère en forme de cailloux à diluer dans l'eau (« très bon pour la chute des cheveux » dit-il en me regardant d'un air compatissant) ; et enfin l'incontournable thé à la menthe à rajouter parcimonieusement et à la fin de la préparation, dans le mélange eau chaude, thé et menthe.

En ce qui concerne la médina, c'est un petit labyrinthe de ruelles étroites, d'impasses, d'arches, de passages secrets, de riads dissimulées, le tout ceint de hautes murailles et construit dans un style homogène. La plupart des rez-de-chaussée sont des commerces, restos, bouiboui ou ateliers. Les commerçants sont plutôt sympas, pas spécialement agressifs ou racoleurs, et les prix annoncés ne font pas sauter au plafond. En conséquence, la négociation n'aboutit pas à des miracles et c'est parfois déroutant de ne pas faire baisser les prix plus que ça.

## Du treizième au seizième jours

Je pensais n'y passer qu'une journée histoire de vider mon porte-monnaie avant de repartir. Et puis le sort et la météo en ont décidé autrement.

Sur les conseils nourris de Paul et Elmar, je prends le bus pour Ouzoud, ses cascades, son environnement paisible et ses nuits à la belle étoile. Sans avoir de pressentiment, j'ai un peu de mal à me sentir bien dans ce bus. Trop d'agitation, trop d'hommes, trop de décibels dans la voix, trop de je me la pète grave à courir à côté du bus pour monter au dernier moment, à rester sur le marchepied la porte ouverte alors que le bus fonce à toute allure... sauf que là le bus s'est arrêté, qu'on ouvre le capot, que tout le monde descend et que les petits malins de tout à l'heure font moins les malins quand ils ressortent du moteur avec quelques pièces détachées. Au début, c'est rigolo et détendu. On prend l'air, une petite balade dans la campagne, un berger et son troupeau, des gamins jouant au foot dans la cour de l'école, ou un vieux qui fait sa prière au milieu des champs. On en profite pour changer une roue du bus : ça passe le temps et ça donne l'impression de réparer la machine. Et puis les uns après les autres, en stop, en taxi, en bus (mais jamais le bon pour ma pomme) les passagers se lassent et poursuivent leur route. Le ciel s'assombrit, le vent se lève et la pluie commence à tomber. Le chauffeur n'est toujours pas revenu et bien sûr personne n'est capable de pronostiquer l'heure de son grand retour. Ceux qui restent s'en foutent littéralement et entament une partie de foot. Apparemment ils ne sont pas pressés. Moi aussi j'ai le temps, mais ça fait déjà quelques heures qu'on poireaute, la météo est mortelle alors que je projetais de dormir dehors à l'abri de la voie lactée. Tant pis pour Ouzoud. Déçu mais résigné, je reprends mon sac sans demander mon reste et entame une longue marche solitaire vers Marrakech. Environ 90 km et le tour est joué.

Voilà donc l'occasion rêvée d'explorer la capitale du sud marocain un peu plus en profondeur qu'une simple visite du souk. Le petit jeu, rigolo au début et lassant au bout de quelques heures, consiste à se perdre dans les différents quartiers de la ville, dans les ruelles entremêlées, enchevêtrées et entrecroisées, un peu comme à Essaouira mais en 17 fois plus bordélique. Il paraît que c'est pas pas bordélique du tout et que l'architecture et la disposition des bâtiments sont pensées en fonction du climat et de l'ensoleillement, et que les différents souks sont agencés selon des règles et une hiérarchie particulière, allant du centre vers la périphérie, du commerce d'objets liés au culte (j'en ai pas vu beaucoup) et des articles les plus précieux, vers les marchandises les plus ordinaires.

Marrakech, c'est la Toulouse berbère, la ville rose du sol au plafond, des murs d'enceinte au Palais Royal, des maisons aux mosquées, de la plus grande avenue à la plus petite ruelle. C'est aussi tout noir à cause de la fumée des bus, taxis et mobylettes ; orange à cause des fruits, multicolore par les épices, djelabas, babouches, chechs et étoffes, mosaïques carreaux et céramiques ; argenté par les bijoux ; vert dans les jardins, oliveraies et palmeraies ; bleu dans ciel quand il est dégagé, pas comme en ce moment.

Marrakech c'est aussi très bruyant à cause des klaxons de tous ceux qui s'en servent à merveille, en usent et en abusent ; à cause des ferblantiers, forgerons ou chaudronniers, des cris des enfants, des appels du muezzine, des **sollicitations** des mendiants, des explications des faux guides, des « Bonjour mon ami, français ? » des commerçants, des télévisions et radios dans les ateliers et les bistrotts, et partout des blabla incessants.

Marrakech c'est aussi tout puant, à cause des gaz d'échappement, des odeurs de pisser, de merde, d'épices, de viande qui pendouille les tripes à l'air, de basse-cour et

de poulets qu'on égorge et qu'on plume en direct, de fin de marché et de fruits qui pourrissent, de bois des ébénistes, de colles de babouches, de cuir des maroquiniers, et un peu partout de la menthe, du pain et des pâtisseries.

Tout ça pour dire que Marrakech est une ville haute en couleur, bruits et odeurs, pleine de vie, grouillante, effervescente, qu'il faut savoir affronter pour s'enivrer ou fuir pour ne pas s'en dégoûter. Certains quartiers périphériques moins commerçants permettent des déambulations agréables à la fraîcheur des ruelles labyrinthiques. D'autres plus résidentiels, permettent de passer en un clin d'œil le fossé menant de la misère des vieilles mendiants, à l'opulence des riches hommes d'affaire, pour admirer de superbes villas et se détendre dans un lieu exquis, comme l'est par exemple le Jardin Majorelle.

Souvent, dans les villes un peu fatigantes, les églises offrent des havres paisibles. Malheureusement, les mosquées ne sont pas accessibles aux non-musulmans. Alors, il faut se convertir très rapidement, soit se contenter du jardin de la Koutoubia, la grande mosquée, ou encore de la medersa Ali Ben Youssef, ouverte à tous. Pour information, une medersa est un édifice religieux qui autrefois tenait lieu de collège résidentiel où l'on enseignait la théologie et la loi coranique.

Mais Marrakech ne serait pas Marrakech sans son centre névralgique, la place Djemaa el Fna, passage obligé, lieu incontournable et unique en son genre. A partir de tôt le matin et jusque tard le soir, se succèdent et se mêlent toutes sortes d'activités et d'animations. Un objectif commun, et pour certains l'unique objectif, faire du blé. Heureusement, d'autres y prennent également du plaisir. Je vais essayer de ne pas en oublier mais la tâche est ardue.

- Les porteurs d'eau sont des pièces de musée vivantes, costumés de manière on ne peut plus folklorique, dont la fonction certainement réellement utile autrefois, se limite aujourd'hui à être pris en photo par les touristes, dont certains sont au comble du ravissement quand les porteurs posent tous ensemble. Mais la note est douloureuse. Les charmeurs de serpents s'égosillent dans leurs flûtes à chaque fois qu'ils aperçoivent un porte monnaie ambulant à proximité, puis se calment en attendant une nouvelle proie.

- Les musiciens Gnawas, véritables imposteurs, en font de même, mais en fait ils font bien pire. C'est d'ailleurs assez comique. Vêtus du traditionnel costume, sorte de djellaba assez ample pour permettre la danse et attifés d'un chapeau à pompon pivotant, ils agressent véritablement les touristes, leurs courent après en faisant claquer leurs castagnettes (karkba ou qaraqib) et en dodelinant de la tête pour agiter leur pompon, et au bout de quelques secondes présentent leur chapeau en réclamant une récompense pour cette piètre prestation. Ridicule.

Les diseuses de bonnes aventures, assises sur de petits tabourets attendent tranquillement qu'on vienne les voir pour faire parler les cartes ou les lignes de la main. Il faut dire que peu de touristes semblent intéressés et que l'essentiel de la clientèle est marocaine.

- La journée, quelques jongleurs et acrobates improvisent quelques figures basiques. Il semble que ce genre d'activité ne soit pas leur point fort.

...

**La suite et fin, euh, comment dire, y'en a pas !!**